



Hérodote - Thucydide

Œuvres complètes

Hérodote :
L'Enquête

TEXTE PRÉSENTÉ, TRADUIT ET ANNOTÉ
PAR ANDRÉE BARGUET

Thucydide :
La Guerre du Péloponnèse

TEXTE PRÉSENTÉ, TRADUIT ET ANNOTÉ
PAR DENIS ROUSSEL

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

HÉRODOTE
THUCYDIDE

*Œuvres
complètes*

INTRODUCTION
PAR J. DE ROMILLY

Hérodote

TEXTE PRÉSENTÉ, TRADUIT
ET ANNOTÉ PAR A. BARGUET

Thucydide

TEXTE PRÉSENTÉ, TRADUIT
ET ANNOTÉ PAR D. ROUSSEL

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1964.



L'ENQUÊTE
D'HÉRODOTE

INTRODUCTION

*L*A première grande œuvre en prose de la littérature grecque est venue, comme les poèmes homériques, du bord occidental de l'Asie Mineure, peuplé de Grecs vassaux de l'empire perse et toujours en révolte contre lui; elle porte, en tête, le nom et la ville natale de son auteur : Hérodoté d'Halicarnasse.

Comme les littérateurs d'alors étaient muets sur eux-mêmes, que nul contemporain ne jugeait à propos de noter les événements de leur vie et de renseigner la postérité sur la composition de leurs ouvrages, nous ne savons presque rien sur Hérodoté; c'est dommage, car sa vie ferait un assez bon roman d'aventures avec complots, révolutions, exils, grands voyages par terre et par mer, revirement de fortune, long séjour dans Athènes au moment le plus brillant de son histoire, gloire littéraire; puis une nouvelle patrie trouvée en Italie et le silence qui enveloppe ses vingt dernières années. Sur tout cela nous n'avons que peu de renseignements, tous tardifs, et quelques anecdotes inventées pour expliquer ou contester un passage de son ouvrage. Quatorze siècles après lui, un dictionnaire, Suidas — ou la Souda —, dans une courte notice biographique, a recueilli ces traditions : « Hérodoté naquit à Halicarnasse, d'une famille en vue; son père s'appelait Lyxès, sa mère Dryo, son frère Théodoros; il dut, à cause du tyran Lygdamis qui régnait sur Halicarnasse, se retirer à Samos, où il apprit le dialecte ionien et écrivit les neuf livres de son ouvrage; il revint à Halicarnasse, chassa le tyran, mais en butte à l'hostilité de ses concitoyens il quitta sa patrie et se joignit aux colons grecs qui s'en allaient fonder en Italie la ville de Thourioi, où il mourut et fut enseveli ». De ces quelques détails, certains sont vraisemblables, d'autres douteux ou certainement erronés.

Hérodoté naquit à Halicarnasse, — aujourd'hui Bodrum —, ville de Carie dans le sud-ouest de l'Asie Mineure, à peu de

distance au sud de Milet, et fondée par des Grecs doriens venus du Péloponnèse, (cf. VII 99). Il naît sous le règne de Xerxès, — suzerain de la dynastie locale à laquelle Halicarnasse et sa voisine l'île de Cos obéissaient, représentée alors par une femme, Artémise —, en 485 ou 484 avant notre ère, s'il faut accepter la tradition qui lui donnait 53 ans quand commença, en 431, la guerre du Péloponnèse (car on jugeait qu'un homme atteint le faite de sa carrière à quarante ans, et Hérodote avait, semble-t-il, atteint lui-même ce point au moment où, vers 444, il choisissait une nouvelle patrie). Cinq ans plus tard, en 480, c'est l'échec à Salamine de l'expédition de Xerxès; Hérodote, enfant, dut entendre célébrer sans fin le triomphe de la Grèce, mais aussi la gloire qu'Artémise, reine d'Halicarnasse, s'était personnellement acquise en cette expédition (cf. VIII 87-88). Sa famille était sans doute riche, peut-être noble, s'il pouvait lui aussi énumérer des ancêtres (cf. II 143).

L'éducation qu'il reçut fut celle d'avant les sophistes, dialecticiens et rhéteurs qui enseigneront aux générations suivantes l'art oratoire comme moyen de s'imposer à leurs auditeurs et à leurs cités; il dut étudier les poètes, Homère avant tout, maître de toute connaissance pour les Grecs, et les autres poètes épiques, gnômiques, lyriques, qu'il lui arrive de citer au cours de son ouvrage. La tradition lui donne pour oncle (ou cousin) un poète épique d'Halicarnasse, Panyasis, dont l'œuvre disparue, qui méritait les louanges de Quintilien encore, comprenait une Héracléide, — neuf mille vers sur les exploits d'Héraclès —, et des Ioniques, — sept mille vers sur les migrations ioniennes; Panyasis s'occupait encore, d'après Suidas, de prodiges et de présages, sans que l'on sache s'il en était un interprète officiel ou s'il en cherchait des explications rationalistes; ces divers sujets, Héraclès, les migrations des Grecs, l'Ionie, les prodiges, c'est aussi ce que l'on trouve au premier plan de l'ouvrage d'Hérodote.

Les fondations de villes, les généalogies, les légendes héroïques, les recherches mythologiques et historiques pour lesquelles des poètes érudits ressuscitaient la forme épique, étaient depuis près d'un siècle déjà traitées par la prose, à ses débuts en Ionie; les premiers logographes, conteurs d'histoires en prose, narraient les chroniques de leurs cités, aussi fabuleuses que la tradition orale les leur donnait; ces auteurs des premiers essais d'histoire et de géographie étaient de Milet, de Mytilène, de Lydie, de Carie; nous n'avons plus leurs logoi, « traités », mais il est évident qu'Hérodote, par eux et auprès de son oncle, se préoccupa de ces questions. Ajoutons encore que, dans l'île de Cos, à l'entrée

du golfe du Céramique sur lequel Halicarnasse est située, siégeait l'une des grandes corporations d'Asclépiades, médecins qui se disaient les descendants du dieu guérisseur Asclépios-Esculape; ces médecins-philosophes qui compteront parmi eux, à la génération suivante, le plus grand médecin de la Grèce, Hippocrate, étudiaient maladies et remèdes dans un esprit scientifique déjà, et proposaient des théories sur les diverses constitutions de l'être humain, ses humeurs, l'influence sur lui du climat, du sol, des eaux. Comme les sciences, à leur début, n'étaient pas encore l'apanage des spécialistes, tous en discutaient; Hérodote s'y intéressa, les nombreux passages où il traite de ces questions le prouvent.

Cependant un parti national dans Halicarnasse songeait à libérer la ville du tyran Lygdamis, le deuxième successeur d'Artémise; Panyasis et son neveu s'engagèrent dans ces luttes dont nous ne savons rien, sinon qu'ils y trouvèrent, Panyasis la mort, Hérodote l'exil ou du moins l'obligation de s'éloigner et de vivre quelques années à Samos. Lui-même parle dans son ouvrage (cf. VIII 132) d'un autre Hérodote qui, avec six concitoyens, complotait contre le tyran de Chios, Strattis, mais l'un des conjurés trahit et il leur faut s'enfuir. Ne peut-on voir, dans ce rappel des antécédents d'un personnage épisodique, une très discrète allusion à ce qui avait été sa propre aventure? En 454, Halicarnasse débarrassée de Lygdamis figure sur une inscription au nombre des cités alliées d'Athènes; Hérodote avait donc pu regagner sa patrie, qu'il eût été ou non le chef ou l'un des chefs des révoltés qui chassèrent le tyran. Mais, en butte à l'hostilité de ses compatriotes — à quelle date, et pour quelle raison? — ou peut-être parce que ses biens confisqués avaient disparu, il quitte Halicarnasse, volontairement. Sur les années suivantes, la tradition est muette; puis, vers 445, elle montre Hérodote à Athènes où, après une lecture publique de son œuvre, il reçoit une récompense officielle, qui se serait montée à dix talents — quelque 60.000 francs-or. La chose est possible et d'autres écrivains furent à Athènes officiellement récompensés, ou punis comme Phrynichos (cf. VI 21); il faudrait, pour qu'elle soit sûre, que le sol d'Athènes rendit un jour la stèle où fut gravé le décret. Hérodote fit à Athènes un ou plusieurs séjours; quel hôte le recevait? Peut-être Sophocle, dont il fut l'ami, dit-on, dans les tragédies de qui l'on trouve des échos de ses récits, et dont le caractère enjoué et spirituel devait s'accorder à sa propre humeur. Dans la brillante Athènes de cette époque, il rencontra Périclès et les écrivains, les philosophes, les artistes, les ingénieurs

qui l'entouraient tandis qu'il faisait de sa ville la plus belle de la Grèce : Phidias, Polygnote, Sophocle et Euripide, Anaxagore, entre autres, mais aussi tous les littérateurs itinérants, sophistes-conférenciers qui passaient par Athènes, précédés d'une immense réputation et accueillis avec enthousiasme.

En 444/443, sous l'impulsion de Périclès, des colons grecs vont en Italie fonder une ville nouvelle, Thourioi, au bord du golfe de Tarente, à la place de Sybaris, détruite par sa voisine Crotona. Hérodote se joignit aux colons et devint citoyen du nouvel état; c'est pourquoi certains, Aristote et l'empereur Julien entre autres, l'appellent « Hérodote de Thourioi », et non d'Halicarnasse. Est-ce Athènes ou Halicarnasse qu'il avait quittée pour Thourioi, on ne sait; s'il quitta sa patrie, ce fut chassé par cette hostilité de ses concitoyens; s'il quitta Athènes après y avoir longtemps séjourné, ce fut pour retrouver une patrie, fatigué du rôle d'étranger reçu par des hôtes auxquels il ne peut rendre les services qu'il en reçoit, puisque un homme sans famille ni patrie derrière lui n'est rien; citoyen de Thourioi, il retrouvait la place, la vie, les responsabilités normales d'un homme. Ce fut peut-être aussi par amertume de voir les Grecs, malgré leur communauté de langue et de race, s'enfoncer dans leurs querelles entre cités, oublier l'ennemi perse et le sort de l'Ionie; d'ailleurs, l'étroitesse d'esprit, la gloriole de chacune des petites cités grecques ont souvent impatienté, on le sent, un homme qui avait vu plus de pays et de peuples qu'aucun autre, qui connaissait et le monde barbare et le monde grec, et qui ne pouvait partager, à Corinthe ou Sparte ou Athènes, des préjugés locaux proches à ses yeux du ridicule. Peut-être y eut-il encore, pour le décider, la fatigue d'un séjour qui devenait trop long dans une ville amie, mais étrangère, où les esprits et les goûts changeaient et où il ne trouvait plus la même audience.

Il vécut à Thourioi une vingtaine d'années, semble-t-il, années sur lesquelles nous ne savons rien; mais il est vraisemblable qu'il voyagea encore, en Italie du sud, en Sicile, en Cyrénaïque peut-être, et il se peut qu'il ait revu Athènes, d'après quelques allusions à des faits et des personnages postérieurs à 444/443 — un quadriga de bronze (cf. V 77), le Perse Zopyre (cf. III 160), une invasion de l'Attique (cf. IX 73). C'est à Thourioi qu'il mourut, selon Suidas, après 430, puisqu'il fait encore allusion à des événements de cette année, peut-être vers 425; son tombeau se serait élevé sur la place même de la ville. D'autres pourtant, que rien ne nous permet de croire, le faisaient mourir à Pella, où les rois de Macédoine attiraient à leur cour écrivains

et poètes; on lui donnait encore un tombeau dans Athènes auprès de celui de Thucydide, peut-être un cénotaphe par lequel les Athéniens honoraient sa mémoire et l'associaient à leur grand historien.

Tout ceci est probable, ou vraisemblable; mais trois points restent entièrement obscurs: sa vie privée, les circonstances et la date de ses voyages, et la composition de son ouvrage.

Sur sa vie privée, nous n'avons même pas les habituels racontars de scoliastes et d'ennemis. Les couples qui apparaissent dans son œuvre, ménages grecs ou barbares, humbles ou royaux, — celui de Darius, de Masistès, du bouvier Mitradatès ou du roi spartiate Anaxandride, — sont des ménages où règnent l'affection et la concorde; il y a chez lui des scènes charmantes où des nouveau-nés désarment leurs assassins par leur beauté ou leur sourire (cf. I, 112; V 92); et pères, mères, enfants, frères et sœurs s'aiment et s'entendent, à deux exceptions près; lui-même juge excellente la loi perse qui interdit à un père de voir son fils avant qu'il ait atteint cinq ans (cf. I 136-137), ceci pour ménager sa tendresse au cas trop fréquent où l'enfant meurt avant cet âge. Mais il n'est pas possible de décider s'il faut voir là l'écho d'une vie privée, ou l'expression d'un idéal.

Sur ses voyages, leur date, leur étendue, on cherche dans son œuvre quelque réponse, avec plus ou moins de bienveillance préalable. Il est certain qu'il fit d'immenses voyages, en un temps où voyager était réellement une aventure, sans visas ni passeports, mais longue, lente, et dangereuse. D'Athènes à Téhéran, un avion met aujourd'hui trois heures; au temps d'Hérodote, il fallait trois mois pour aller du Péloponnèse à Suse (cf. V 54); par eau, il faut suivre les côtes et remonter les rivières; par terre, se joindre à des caravanes de marchands, aller à pied le plus souvent, ou à dos d'âne, de mulet, de cheval, de chameau à l'occasion; au bout de chaque étape il y a, sur les routes du roi de Perse, des caravansérails; ailleurs il y a des hôtes auxquels d'autres hôtes vous adressent de relais en relais, Grecs installés dans le pays (cf. II 39), — car les aventuriers, les mercenaires, les marchands ont précédé sur toutes les routes les explorateurs et les touristes —, demi-Grecs ou autochtones hellénisés, à leurs risques et périls parfois (cf. IV 78); tous sont prêts à recevoir l'étranger de passage, comme au temps d'Ulysse et pour des siècles encore, pour apprendre de lui les nouvelles de l'extérieur. Les voyages d'Hérodote le conduisirent en Asie Mineure, dans les villes grecques de la côte, en Lydie et à Sardes, sa capitale, dans l'intérieur de l'Anatolie jusqu'au Taurus peut-être, s'il n'a

pas suivi jusqu'au bout la route royale qui menait de la côte à Suse (cf. V 50-54). Il a visité Babylone, à demi ruinée depuis sa révolte contre Xerxès, et l'Assyrie, la Perse jusqu'à Suse et peut-être Ecbatane. Vers le sud, il s'est rendu par mer à Tyr, en Égypte où il a remonté le Nil sur quelque mille kilomètres de son cours, jusqu'à Éléphantine; sur la côte de l'Afrique, il a visité Cyrène. Vers le nord il a parcouru la mer Noire et, visité certains points de ses côtes orientales, la Colchide, septentrionales — il a vu la neige tomber dru en Ukraine — occidentales, le pays des Gètes et des Thraces. Il connaît le bassin oriental de la Méditerranée, les îles de l'Égée, les côtes de Thrace et de Macédoine, les cités de la Grèce continentale et du Péloponnèse; dans le bassin occidental, Sicile et Grande Grèce sont sans doute les limites qu'il ne dépassa pas, ou, s'il les dépassa lorsqu'il fut citoyen de Thourioi, il n'utilisa pas ces voyages dans son œuvre, puisque ces contrées, ignorées de la Perse, étaient restées en dehors de son conflit avec le monde grec.

*On ne sait pour quelle raison il entreprit ses grands voyages. Peut-être fut-il envoyé par sa famille, marchands usant de ces routes commerciales ou le chargeant de les reconnaître; on veut en voir une preuve dans l'intérêt qu'il porte aux produits que fournit chaque contrée ainsi qu'aux moyens de transport, mais il est curieux alors de constater sa maladresse à user de l'abaque, la table à calculer (cf. VII, * 3, p. 529); il fut peut-être poussé par sa vocation d'historien-géographe, ou par le désir des siens de l'écarter quelque temps des complots et des luttes d'Halicarnasse ou de le mettre à l'abri de son tyran Lygdamis; ce fut peut-être pour plusieurs de ces raisons ou pour toutes à la fois, mais un fait reste certain: il lui fallut de longues années pour parcourir, du nord au sud, quelque 4.000 km, et autant d'est en ouest.*

Sur la composition de son ouvrage, rien de certain encore. Il est possible qu'il ait rédigé d'abord des notes sur les pays parcourus dans ses voyages, et que le fil directeur, le conflit entre la Perse et la Grèce, lui ait plus tard permis d'organiser chronologiquement les éléments qu'il avait réunis; il a pu concevoir très tôt le projet de célébrer la victoire de la Grèce et avoir fait ses voyages dans ce dessein; il est sûr enfin qu'il rédigea les différentes parties de l'ouvrage à des dates et en des lieux différents, retouchant et ajoutant selon les informations obtenues et les pays visités, jusqu'au temps où, à Thourioi, il put s'occuper de revoir l'ensemble, révision inachevée, semble-t-il. Deux détails fournis par la notice de Suidas sont à coup sûr erronés: ce n'est pas à Samos qu'Hérodote put écrire en son entier un ouvrage qui fut

grossi de nombreux apports successifs, et l'ouvrage n'eut pas, de par la volonté de son auteur, la forme sous laquelle il nous est parvenu. Hérodote en lut lui-même des passages devant différents publics grecs, et deux anecdotes conservées ou fabriquées par la légende le rappellent, outre la récompense qu'il reçut d'Athènes : dans l'une, aux Jeux Olympiques Hérodote compte parmi ses auditeurs un jeune garçon qui pleure d'admiration, et qui s'appelle Thucydide; dans l'autre, le public enthousiaste décide de donner aux neuf livres de son ouvrage les noms des neuf Muses, — qu'ils ont portés depuis. L'une rappelle le rapport chronologique entre deux grands historiens, l'autre veut expliquer une division de l'ouvrage tel qu'il existait au temps de Lucien, qui nous la rapporte sept siècles plus tard, et tel qu'il existe aujourd'hui encore.

Donner à l'ouvrage d'Hérodote le nom d'Histoires, comme le veut la tradition, c'est induire en erreur les lecteurs d'aujourd'hui et desservir l'œuvre; le mot fait attendre un ouvrage tel que ceux des historiens modernes, conforme aux règles d'un genre désormais strictement spécialisé; or, historien nous vient directement d'Hérodote, mais il signifie, au V^e siècle avant notre ère, l'« enquête » menée par un témoin qui rapporte ce qu'il a lui-même vu et appris au cours de ses recherches; ce serait aujourd'hui un « reportage », le grand reportage d'un voyageur qui note, à côté de ce qui est son sujet principal, tout ce qui lui semble susceptible d'intéresser son public, en tous les domaines : à côté des faits historiques entrent dans son rapport les détails qui appartiennent maintenant à d'autres spécialités, géographie, ethnologie, sociologie, anthropologie, journalisme — celui des « chiens écrasés » ou du « sang à la une » aussi —, recueils de contes et d'anecdotes curieuses ou morales. C'est l'enquête d'un voyageur curieux, qui s'intéresse à tout.

Une autre chose encore déroute le lecteur : la lenteur du récit, les digressions qui l'arrêtent, la présence dans le texte de ce qui serait maintenant rejeté dans des notes. Il faut, pour l'admettre, se reporter au temps où écrivait Hérodote : un livre n'est pas fait pour être lu, et lu d'un bout à l'autre d'une traite, il est fait pour être entendu par un public plus ou moins nombreux, auquel l'auteur lui-même ou un récitant le lit par fragments choisis pour lui; écrit par morceaux, l'ouvrage est entendu par morceaux, et jamais un public n'en subit la lecture in-extenso

en une seule séance ; au siècle suivant encore, l'orateur Isocrate recommande à qui donnera lecture d'un de ses discours de n'en lire qu'autant que l'attention du public le permettra, et d'éviter fatigue et ennui aux auditeurs. Ceci explique des redites, inévitables puisque l'auditeur ne peut, comme le lecteur, revenir à un personnage ou un fait déjà indiqué, ainsi que les formules d'introduction et de conclusion qui encadrent un développement, les reprises qui semblent superflues au lecteur, mais aidaient l'auditeur en lui facilitant attention et compréhension du texte.

L'Enquête nous est parvenue divisée en neuf livres d'importance inégale ; cette division, due aux éditeurs du texte à l'époque alexandrine, n'avait d'autre but que d'adapter un long ouvrage au livre d'alors, fait de plusieurs rouleaux de papyrus qui, pour pouvoir être roulés et déroulés facilement, ne doivent pas être trop longs ; les éditeurs ont découpé le texte, tantôt en isolant un ensemble — le livre II par exemple, digression sur l'Égypte, — tantôt arrêtant artificiellement le récit ; et les noms des neuf Muses ont servi de numérotation commode. L'auteur, à cette époque, n'avait aucun contrôle sur son œuvre dès qu'elle était connue d'un public ; quiconque en avait un morceau entre les mains était libre d'en user à sa guise, d'ajouter ses commentaires, retrancher, modifier l'ordre du récit ; les seules indications que nous ayons sur une division primitive de l'ouvrage viennent d'Hérodote lui-même, qui annonce un logos, — exposé, traité —, sur telle question, ou y renvoie (cf. I 106 ; II 161 ; V 36 ; VI 39 ; VII 93). Mais quels qu'aient été primitivement l'ordre de composition et le rang donné à chacun des éléments de ce vaste ensemble, l'ouvrage que nous avons est celui que, depuis l'époque alexandrine, les lecteurs ont connu.

Le dessein d'Hérodote est, comme l'annonce sa préface, de conserver la mémoire du conflit qui mit aux prises le monde entier tel que son temps le connaissait, partagé en deux blocs : d'un côté, l'ouest, le monde grec, des cités indépendantes les unes des autres qui se reconnaissent d'une même race parce qu'elles parlent la même langue, disséminées en Grèce continentale, dans les îles de la mer Égée et de la mer Ionienne, sur les côtes de la mer Noire, de l'Anatolie, de l'Afrique du nord, en Sicile et dans le sud de l'Italie ; de l'autre, confondus par les Grecs sous le nom de Barbares, tous les peuples qu'ils connaissent vers l'est, le sud, le nord ; car la partie occidentale du bassin de la Méditerranée leur est encore mal connue et ne compte pas dans leur politique. D'un côté, un monde immense qui s'étend de l'Égypte à l'Indus, de l'Ukraine à l'Éthiopie, riche en

hommes et en or, que les Perses soumettent progressivement et où seuls leur échapperont les Scythes au nord, la côte de l'Afrique à l'ouest, au delà de la Libye; de l'autre, des cités parfois infimes, dont certaines envoient un ou deux navires, ou moins d'une centaine d'hommes, participer à la lutte, et qui ne sont jamais grandes au point qu'un citoyen n'y connaisse plus directement chacun de ses dirigeants; mais surtout il y a d'un côté des peuples soumis à un maître absolu et qui marchent sous le fouet, de l'autre des cités libres et décidées à sauvegarder leur liberté. Entre ces deux mondes, à la limite occidentale de l'empire barbare et peuplée de Grecs, il y a l'Ionie, cause et enjeu du conflit qu'Hérodote entend narrer depuis les premiers heurts, à l'âge des Héros, jusqu'au jour où la génération d'avant lui arrête la poussée vers l'ouest des Barbares et libère le monde méditerranéen de la menace perse. Le récit se déroule donc suivant une ligne très simple: un bref prologue traite, avec une ironie désinvolte, des premiers accrochages entre Orient et Occident: des femmes enlevées, voilà ce qui a donné naissance aux légendes d'Io, d'Europe, des Argonautes et — bien sottement, car pourquoi se soucier de femmes qui ont bien voulu se laisser enlever? — à la guerre de Troie (cf. I 1-5). Avec le règne de Crésus en Lydie commencent des temps historiques sur lesquels existent, dit-il, des informations sûres. Le premier, Crésus soumet ses voisins les Grecs d'Asie: premier asservissement de l'Ionie (cf. I 6, 26-27); il s'attaque au roi de Perse Cyrus, et, le premier, appelle à son aide, au delà de la mer, la cité la plus puissante alors en Grèce continentale, Sparte (cf. I 46, 53, 56, 69-70). Cyrus, attaqué par Crésus, a vainement demandé aux Grecs d'Asie de se détacher de lui (cf. I 141); vainqueur de la Lydie, il les fait soumettre par ses généraux: pour la seconde fois l'Ionie est asservie (cf. I 161-169); Ioniens et Éoliens avaient, à leur tour, appelé Sparte à leur aide (cf. I 141, 152), mais celle-ci s'est contentée de faire auprès de Cyrus une tentative d'intimidation, dont le seul résultat est que Cyrus promet, s'il vit assez longtemps, de la lui faire regretter: premier heurt entre un roi de Perse et la Grèce continentale (cf. I 152-153). Cyrus mort, son fils Cambyse, qui tient au nombre de ses esclaves les Ioniens et les Éoliens (cf. II 1; III 1), n'a pas affaire avec la Grèce, mais de son temps Sparte se lance dans sa première expédition vers l'est, appelée contre Samos par des Samiens que le tyran de l'île, Polycrate, en a chassés (cf. III 39, 44-47, 54-56).

Darius devient roi des Perses; un médecin grec, tombé au

nombre de ses esclaves, le guérit d'une cruelle entorse, guérit son épouse Atossa d'une tumeur, et, parce qu'il veut avant tout revoir sa patrie, par l'intermédiaire d'Atossa pousse Darius à conquérir la Grèce (cf. III 129-134); Darius envoie une commission dresser un relevé des côtes grecques: ce sont les premiers Perses qui viennent d'Asie en Grèce (cf. III 135-139). Puis, pour remercier d'un service rendu un banni de Samos, Darius s'empare de l'île, première terre grecque qu'il soumet (cf. III 139-147); Sparte, encore une fois appelée au secours par un réfugié de Samos, s'est abstenue (cf. III 148). Enfin, parce qu'un Grec d'Ionie, le tyran de Milet, est retenu contre son gré à la cour de Darius (cf. V. 35-36), parce qu'un autre, gouverneur de la ville, craint d'être disgracié (cf. V 30-35), c'est la première révolte de l'Ionie. Sparte refuse le secours qui lui est demandé (cf. V 38, 49-51) mais Athènes, qui vient déjà de rompre avec le Perse (cf. V 96) accorde follement le sien (cf. V 97); avec un contingent athénien augmenté d'Érétriens, les Ioniens attaquent Sardes, un temple est brûlé dans l'incendie de la ville (cf. V 99-102). Darius est désormais décidé à tirer vengeance des Athéniens (cf. V 105). La révolte des Ioniens est écrasée, l'Ionie est asservie pour la troisième fois (cf. V 108-123; VI 25-32). Darius lance alors contre Athènes, Érétrie et la Grèce entière, une première expédition dirigée par Mardonios, qui échoue quand une tempête détruit sa flotte au mont Athos (cf. VI 43-45); une seconde expédition, dirigée par Datis et Artaphrènes, prend Érétrie et brûle ses temples mais, vaincue à Marathon, regagne l'Asie (cf. VI 94-116); puis Darius prépare pendant trois ans une troisième expédition, immense (cf. III 1), mais il meurt avant d'avoir pu se venger d'Athènes.

À son tour, son fils Xerxès décide et prépare pendant quatre ans la plus immense expédition connue jusqu'alors (cf. VIII 5-25); il lance sur la Grèce son armée et sa flotte (cf. VII 26-49), tandis que les Grecs du continent se préparent à résister et cherchent des concours (cf. VII 132-178); ses troupes forcent le passage des Thermopyles (cf. VII 198-225), s'emparent d'Athènes, incendient l'Acropole et ses temples (cf. VIII 31-34, 50-55); sa flotte, éprouvée par des tempêtes et un engagement naval à l'Artémision (cf. VII 188-195; VIII 6-18), vient mouiller devant Salamine où les navires grecs se sont repliés; là, ils livreront la bataille navale dont le nom n'a pas cessé d'être célèbre (cf. VIII 56-64, 70-96), et désormais l'expédition perse, vaincue, va refluer vers l'Asie:

Xerxès y rentre en grande hâte (cf. VIII 97, 113-120), laissant en Thessalie 300.000 hommes sous le commandement de Mardonios (cf. VIII 100-103, 107, 113, 126-130), tandis que sa flotte, en hâte aussi, regagne l'Hellespont pour se regrouper ensuite à Samos (cf. VIII 107, 130).

La guerre a changé de face, les alliés grecs s'attaquent maintenant à l'ennemi et aux collaborateurs qu'il a trouvés chez eux (cf. VIII 108-112). Encore une fois, les Ioniens pleins d'espoir envoient demander à Sparte et aux alliés de les délivrer du joug perse, sans pouvoir les décider à s'aventurer jusqu'aux rives de l'Ionie : la peur retient les deux flottes chacune de son côté (cf. VIII 131-132). Enfin, passé l'hiver, l'union des Grecs se maintenant provisoirement malgré les offres d'alliance que Mardonios fait transmettre aux Athéniens (cf. VIII 133-136, 140-144), les opérations reprennent pour une dernière campagne. Sur terre, Mardonios s'empare de nouveau d'Athènes (cf. IX 1-3), puis se replie en Béotie (cf. IX 12-18) où les forces grecques le suivent et l'anéantissent par la bataille de Platées (cf. IX 18-85); sur mer, la flotte grecque a été appelée par Samos au secours des Ioniens (cf. IX 90-92); mais les Perses tirent leurs vaisseaux sur la rive d'Asie : le combat a lieu sur terre, au cap Mycale (cf. IX 96-106), le jour même où les Grecs triomphent à Platées, et les débris des forces navales du Barbare s'en vont à Sardes retrouver Xerxès et les restes de ses forces terrestres (cf. IX 107). Les Ioniens se sont rangés du côté du vainqueur, c'est leur seconde révolte (cf. IX 103-104); les Grecs savent qu'il leur sera impossible de les protéger indéfiniment des Perses : faut-il les évacuer sur les terres confisquées aux Grecs qui ont pactisé avec l'envahisseur ? Les Péloponnésiens le proposent, les Athéniens le refusent; les Ioniens, causes de la lutte et de tant de malheurs déchaînés sur les deux mondes auxquels ils appartiennent, sont donc, tacitement, abandonnés au Perse.

Enfin, sur la côte de l'Hellespont, la première ville d'Europe dans laquelle Xerxès était entré, Sestos, est assiégée et prise par les Athéniens; un Perse sacrilège reçoit son juste châtiment, les câbles des ponts de bateaux sur lesquels les envahisseurs avaient passé d'Asie en Europe seront consacrés dans un sanctuaire grec : le cercle est fermé, ici s'arrête le récit du conflit, par la victoire des Grecs sur le Barbare désormais rejeté en Asie.

De Crésus à Xerxès, le conflit entre l'est et l'ouest se noue et se déroule à partir de l'Ionie et de Samos. Les luttes anciennes sont narrées brièvement (livre I); celles qu'a soutenues la

génération précédant celle d'Hérodote ont l'ampleur qu'elles méritaient aux yeux des Grecs et que permettait une documentation plus sûre et plus abondante (livres V à IX). Mais, si la ligne générale de l'œuvre est simple, des digressions la coupent à chaque instant et transforment l'histoire du conflit en histoire et géographie universelles, centrées sur l'empire perse et son prodigieux développement en l'espace de 70 ans, de sa fondation par Cyrus vers 549 à l'échec en Grèce de Xerxès en 479. Avec Cyrus, l'empire perse s'étend à l'ouest sur l'Asie Mineure, à l'est jusqu'à l'Indus; Cambyse soumet l'Égypte; avec Darius, les Perses s'aventurent en Scythie et dans le nord de l'Afrique; par là entrait dans l'Enquête la totalité du monde alors connu ou pressenti, et l'histoire, légendaire ou contemporaine, des peuples qui l'habitent. Les digressions s'accrochent, logiquement, au pays ou au peuple qui apparaît dans l'Enquête pour la première fois: la Grèce lorsque Crésus y cherche des alliés, Babylone, l'Égypte, les Scythes, l'Afrique du nord, la Thrace lorsque les Perses les attaquent; elles s'accrochent également à un personnage et introduisent à son propos l'histoire de ses ancêtres; ou, parce qu'une occasion s'en présente, elles apportent les informations que l'auteur a recueillies sur quelque sujet que ce soit, en esprit curieux de tout: qu'il n'y ait pas de mulets en Scythie amène ainsi aux mulets de l'Élide, et l'auteur reconnaît lui-même ce que ses premiers auditeurs lui avaient peut-être déjà reproché, son goût pour la digression librement introduite (cf. IV 30). Mais l'auditeur et l'auteur n'ont rien qui les presse, le règne du « digest » est encore loin; un public qui aime parler et entendre parler, qui, aux débuts de la littérature, ignore la lassitude et qui se plaira aux « longues circonlocutions » de Platon, apprécie l'immense somme des connaissances nouvelles qu'il doit à l'Enquête.

Ici apparaissent pour la première fois, dans la littérature européenne, des pays, des peuples, des animaux, des plantes, des choses, que vingt-quatre siècles plus tard nous regardons sans étonnement: une huile malodorante qui est le pétrole, une laine d'arbre qui est le coton, par exemple, mais aussi les cerises et le caviar, les moustiquaires et le plongeur sous-marin, le pipe-line et la déclaration annuelle des revenus, les couleurs lavables et le détecteur des vibrations du sol, les masques de beauté, les lassos, les scalps, les tatouages, les crânes transformés en coupes, le froid et la nuit polaires, les loups-garous et les « Robinsons » involontaires, et jusqu'à l'élection de la plus belle fille du pays. Dans son bestiaire voisinent les animaux réels plus ou moins connus déjà

des Grecs : lions, chameaux, hippopotames et crocodiles, chats, chiens indiens, petits chevaux des steppes; ceux qui les étonnaient : mouton à grosse queue traînée sur un chariot, bœuf « opisthonome » aux cornes inclinées vers l'avant au point qu'il lui faut paître à reculons, sauterelles qu'on mange réduites en poudre, nuages de moustiques, serpents ailés; et ceux que la légende avait déformés mais qui sont pour nous identifiables : créatures à tête de chien ou sans tête, où nous retrouvons les personnages masqués gravés sur les rochers du Tassili, hommes et femmes sauvages — gorilles ou singes de grande taille, désignés d'un nom analogue à celui qui nous sert encore pour les grands singes de Bornéo, puisqu'orang-outang veut dire « homme de la forêt » —, fourmis chercheuses d'or, phénix, oiseau-roc des contes arabes, griffons gardiens des trésors.

De ses voyages Hérodote avait rapporté des idées précises sur le monde habité, au delà des terres grecques; avec ce qu'il a vu et appris, il le bâtit en contradiction avec celui que dépeignaient dans leurs « périégèses » — descriptions de la terre —, des voyageurs ou théoriciens précédents, Hécatee de Milet parmi eux. Lui se refuse à imaginer un monde géométrique idéal, disque parfait entouré de ce grand fleuve Océan qui est pure invention de poète (cf. II 21, 23; IV 8, 36); diviser la terre en trois parties, Europe, Asie, Libye (= Afrique), quand elle est une, est également faux (cf. IV 45). Le sien s'étend de Gibraltar à l'Indus, suivant une ligne médiane qui passe par la Méditerranée; le centre semble bien en être l'Anatolie, sinon même Halicarnasse. Au sud de cette ligne, une mer baigne l'Asie, la péninsule de l'Arabie et peut-être aussi celle de la Libye, s'il faut en croire les navigateurs phéniciens envoyés autour de l'Afrique par Néchao, et Scylax de Caryanda envoyé par Darius de l'Indus au golfe de Suez. Au nord de la ligne, c'est l'Europe, égale en longueur, ou presque, à l'Asie et à la Libye, moindre en largeur : l'Europe d'Hérodote s'étend de l'est de la Caspienne à Gibraltar, sans monter au nord au-dessus de l'Ukraine et du Danube. Qu'y a-t-il au delà ? Il refuse de l'imaginer, puisqu'aucun témoin oculaire n'a pu lui confirmer l'existence d'une « mer du Nord » qui envelopperait ces régions, en parfaite symétrie avec la mer qui est au sud du monde (cf. III 115), on parle d'un fleuve Éridanos (le Pô ? le Rhône ?); d'îles Cassitérides (les Scilly ?) d'où viennent l'ambre et l'étain : la méthode

Livre VII

<i>Chapitre I</i>	1647
<i>Chapitre II</i>	1648

Livre VIII

<i>Chapitre I</i>	1654
<i>Chapitre II</i>	1655
<i>Chapitre III</i>	1660

INDEX

HÉRODOTE

<i>Index nominum</i>	1671
<i>Index rerum</i>	1749

THUCYDIDE

<i>Index des noms propres</i>	1777
---	------

CARTES

HÉRODOTE

<i>I. — Le monde connu d'Hérodote</i>	1828
<i>II. — Les satrapies de Darius</i>	1830
<i>III. — L'Égypte</i>	1831
<i>IV. — L'Asie Mineure</i>	1832
<i>V, VI, VII. — La Grèce</i>	1833
<i>VIII. — La grande Grèce (Italie méridionale et Sicile)</i> . . .	1836
<i>IX. — Marathon (plan de bataille d'après Hammond)</i> . . .	1837
<i>X. — Les Thermopyles (plan de bataille)</i>	1837
<i>XI. — Salamine (plan de bataille d'après Burn)</i>	1838
<i>XII. — Platées (plan de bataille d'après Burn)</i>	1838

THUCYDIDE

<i>I, II, III. — La Grèce à la fin du V^e siècle</i>	1840
<i>IV. — L'Attique</i>	1844
<i>V. — Pylos et Sphactérie</i>	1845
<i>VI. — La région d'Amphipolis</i>	1846
<i>VII. — La Sicile</i>	1847
<i>VIII. — Le site de Syracuse</i>	1847

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

HÉRODOTE

L'ENQUÊTE

THUCYDIDE D'ATHÈNES

**HISTOIRE DE LA GUERRE
ENTRE LES PÉLOPONNÉSIENS
ET LES ATHÉNIENS**

HÉRODOTE ET THUCYDIDE

par Jacqueline de Romilly

HÉRODOTE

*Introduction, notes préliminaires,
tableau chronologique, poids et mesures,
sommaire, notes, index rerum, index nominum
par Andrée Barguet*

THUCYDIDE

*Introduction, notes préliminaires,
chronologie, index des termes,
notes, index des noms propres
par Denis Roussel*

Cartes